

Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 15 août 1776

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitMon âme et ma plume n'ont point d'expressions pour...

RésuméLe remercie de ses condoléances. Se réjouit du voyage du grand-duc de Russie à Berlin. Son seul espoir est de revoir Fréd. II, solitude de son âme, « vide irréparable », épuisement, mélancolie.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire76.43

Identifiant873

NumPappas1558

Présentation

Sous-titre1558

Date1776-08-15

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePreuss XXV, n° 172, p. 46-48

Lieu d'expéditionParis

Destinataire Frédéric II
Lieu de destination Potsdam
Contexte géographique Potsdam

Information générales

Langue Français
Source impr., « Paris »
Localisation du document Non renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné
Auteur(s) de l'analyse Non renseigné
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Preuss xv, 172, pp. 46-48
15 août 1776 D'Alembert à Frédéric II

Pap. 1558
Inv. 873

tion, pour écartier, autant que l'on peut, des idées funestes qui se renouvellent sans cesse, et qu'il faut éloigner le plus que possible, je vous proposerais de meilleurs remèdes, si j'en connaissais. Cécron, pour se consoler de la mort de sa chère Tullie, se jeta dans la composition, et fit plusieurs traités, dont quelques-uns nous sont parvenus. Notre raison est trop faible pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle; il faut donner quelque chose à la nature, et se dire surtout qu'à votre âge comme au mien on doit se consoler plus tôt, parce que nous ne tarderons guère de nous rejoindre aux objets de nos regrets.

J'accepte avec plaisir l'espérance que vous me donnez de venir passer quelques mois de l'année prochaine chez moi. Si je le puis, j'effacerai de votre esprit les idées tristes et mélancoliques qu'un événement funeste y a fait naître. Nous philosopherons ensemble sur le néant de la vie, sur la philosophie des hommes, sur la vanité du stoïcisme et de tout notre être. Voilà des matières invariables, et de quoi composer plusieurs in-folio. Faites, je vous prie, cependant tous les efforts dont vous serez capable pour qu'un excès de douleur n'altère point votre santé: je m'y intéresse trop pour le supporter avec indifférence.^b

Sur ce, etc.

172. DE D'ALEMBERT.

Paris, le 20 août 1776.

Sire,

Mon âme et ma plume n'ont point d'expressions pour témoigner à V. M. la tendre et profonde reconnaissance dont m'a pénétré la lettre qu'elle a daigné m'écrire, lettre si pleine de vérité et d'in-

^a Sur ce, etc. (Variante des *Lettres posthumes de D'Alembert*, Paris, Charles Poigeon, t. I, p. 327. — Traduction allemande des *Lettres posthumes de Frédéric*, Berlin, 1780, t. III, p. 214, porte: über die Philosophie.
^b *Œuvres*, t. XXIII, p. 257.

térêt, de sentiment et de raison tout ensemble, enfin. Sire, permettez-moi cette expression, si remplie même d'amitié: car pour-
quoi n'oserais-je employer avec un grand roi le mot qui rend ce
grand roi si cher à mon cœur? Je n'aurais pas tardé un moment
à répondre à cette nouvelle marque, si touchante pour moi, des
bontés dont V. M. m'honore, et à lui réitérer plus vivement que
jamais l'expression des sentiments que je lui dois à tant de titres,
si cette expression n'avait dû entraîner malgré moi un nouvel
épanchement de douleur, que V. M., sans doute, eût bien voulu
pardonner à ma situation, mais qui peut-être aurait troublé un
moment par une image affligeante la satisfaction si douce et si
juste dont V. M. vient de jouir. Toutes les nouvelles publiques
ont annoncé le voyage du grand-duc de Russie à Berlin, et l'union
que va contracter avec vous ce jeune prince, digne, à ce qu'on
assure, de s'unir à vous par ses rares qualités. J'ai attendu le
moment de son départ pour répandre encore une fois mon âme
dans celle de V. M., et pour lui rendre surtout les plus sensibles
actions de grâces de cette lettre qui est si peu celle d'un roi, et
qui n'en est pour moi que plus précieuse et plus chère. V. M. n'a
pas besoin de dire qu'elle n'a que trop éprouvé, pour son mal-
heur, ce qu'on souffre en perdant ce qu'on aimait. On voit bien,
Sire, que vous avez éprouvé ce cruel malheur, à la manière si
sensible et si vraie dont vous savez parler à un cœur affligé, et
lui dire ce qui convient le mieux à sa déplorable situation. Tous
mes amis cherchent comme vous à me consoler: tous me disent,
comme vous, qu'il faut chercher à me distraire: mais aucun ne
sait ajouter, comme vous, ces mots si dignes d'un ami et d'un
sage, que notre raison est trop faible pour vaincre la douleur
d'une blessure mortelle, qu'il faut donner quelque chose à la na-
ture, et se dire surtout que, à l'âge où nous sommes l'un et
l'autre, nous ne tarderons guère à nous rejoindre aux objets de
nos regrets. Hélas! Sire, c'est aussi le seul espoir qui me con-
sole, ou plutôt qui me fera supporter le peu de jours qui me
restent à vivre. Je ne désire plus de les voir prolongés que pour
me mettre encore aux pieds de V. M., et il faudra que ma santé
soit bien mauvaise au printemps prochain, si je ne vais pas avec
le plus grand empressement m'acquitter d'un devoir si précieux

et si sacré pour moi. J'écrivais il y a quelques années* à V. M., dans un moment où ma frêle machine dépérissait de jour en jour, que je ne désirais plus rien qu'une pierre sur ma tombe, avec ces mots: *Le grand Frédéric l'honora de ses bontés et de ses bienfaits.* Cette pierre et ces mots sont aujourd'hui, Sire, bien plus qu'autrefois, le seul désir qui me reste; la vie, la gloire, l'étude même, tout est devenu insipide pour moi; je ne sens que la solitude de mon âme, et le vide irréparable que mon malheur y a laissé. Ma tête, fatiguée et presque épuisée par quarante ans de méditations profondes, est aujourd'hui privée de cette ressource qui a si souvent adouci mes peines. Elle me laisse tout entier à ma mélancolie, et la nature, anéantie pour moi, ne m'offre plus ni un objet d'attachement, ni un objet même d'occupation. Mais, Sire, pourquoi vous entretenir si longtemps de mes maux, lorsque vous avez à soulager ceux de tant d'autres? Pourquoi vous faire ce détail douloureux, lorsque je ne devrais vous parler que des lauriers que vous cueillîtes il y a seize ans, à pareil jour, dans les plaines de Liegnitz? Pourquoi vous parler enfin de mes tristes intérêts, au milieu des grands intérêts qui vous occupent? Puissent ces intérêts, Sire, satisfaits et remplis, ajouter encore à votre gloire et à l'éclat de votre règne! Puisse la nature, qui vous a fait le plus grand des rois, vous rendre encore le plus heureux des hommes! Puisse-t-elle ajouter à vos jours tous ceux que je voudrais qu'elle retranchât aux miens! Puisse-je enfin, en me trainant bientôt aux genoux de V. M., répandre dans son sein mes dernières larmes, et mourir entre ses bras, plein de reconnaissance pour elle, après avoir joui encore une fois du bonheur de la voir et de l'entendre, de la trouver sensible à ce qui pénètre et remplit mon âme, de l'assurer surtout de la tendre vénération qu'elle m'a depuis si longtemps inspirée, et qui est en ce moment plus juste et plus profonde que jamais! C'est avec ce sentiment que je serai tout le reste de ma vie, etc.

* Le 12 août 1770. Voyez t. XXIV, p. 497.